

rente, il se savait déjà perdu: les malédictions dont l'univers entier charge l'Allemagne abattue...

Mais il y a plus encore. Il y eut une autre monarchie qui connut, sinon de pareilles hontes, du moins d'aussi grandes humiliations. Lorsque, fils incertain et successeur contesté d'un roi fou, Charles VII avait perdu la moitié de son royaume et n'était plus salué par l'ennemi triomphant, que du titre de roi de Bourges, il semblait que l'antique race capétienne dût sombrer sous les coups de l'épreuve. Et, cependant, tandis que les Parlements et les Universités, les princes du sang et les grands vassaux acclamaient à Paris le vainqueur, le peuple priait pour le "gentil dauphin", demandait à Dieu de rendre aux fleurs de lys leur splendeur immaculée et, à Domrémy, une humble bergère s'entretenait avec les saints et les anges du ciel de ce pauvre prince qu'elle allait conduire à Reims dans les splendeurs du sacre.

L'âme populaire, malgré tout, restait en union intime avec la dynastie nationale. Voilà le miracle patriotique qui s'accorda merveilleusement dans Jeanne d'Arc avec le miracle divin.

Dans leur détresse présente, les Hohenzollern n'ont rien vu de pareil. Leur dynastie ne s'était pas incarnée dans l'Allemagne comme s'était incarnée sous la vieille France l'antique lignée de nos rois. Ils étaient toujours les Hohenzollern, descendants des hobereaux de Souabe et de Thuringe; ils n'étaient pas de la Maison d'Allemagne, comme nos Capétiens étaient la Maison de France. C'était l'épée qui avait établi leur puissance, et non leur vie se confondant au cours de nombreux siècles avec la vie de la nation tout entière.

Le roi de France apparaissait au peuple jadis comme le successeur et le continuateur de ces rois auquel le sacre conférait comme un huitième sacrement, de ces "droituriers" qui, pour faire régner la justice, poursuivaient, comme Louis VI, les seigneurs pillards, les citaient comme saint Louis sous le chêne de Vincennes, ou comme Philippe-Auguste devant la cour des pairs.

Les Hohenzollern, au contraire, apparaissaient comme les héritiers de la force; n'invoquaient-ils pas eux-mêmes, comme source de leur puissance, "le droit du poing"? N'est-ce pas par la plus sacrilège usurpation que l'un d'eux avait transformé en principauté séculière cette Prusse qu'il ne gouvernait qu'au nom de l'Ordre teutonique dont il était le grand maître? et, ainsi aux origines de la Prusse, s'étaient l'apostasie et l'usurpation d'un religieux en rupture de vœux. N'est-ce pas par des injustices cyniquement affichées, que Frédéric II a fait la grandeur de la Prusse, en volant la Silésie à l'Autriche et la Pologne aux Polonais? N'est-ce pas, enfin, par le rapt de l'Alsace-Lorraine que s'est fait, en 1871, l'empire allemand?

Le prestige monarchique dans lequel Guillaume II aimait à se draper n'avait-il pas été frappé au cœur par les fondateurs eux-mêmes de l'empire allemand? Après Sadowa, les plus anciennes familles régnantes

de l'Allemagne furent dépossédées par les parvenus de Prusse; les Guelfes de Hanovre furent traités par leur confrère de Berlin avec autant de désinvolture que le sont aujourd'hui par les socialistes les Wittelsbach de Bavière et les Zachringen de Wurtemberg. C'est donc en vain que les Hohenzollern essayaient de se hausser à la dignité de rois de droit divin; en réalité, en Prusse d'abord, en Allemagne ensuite, ils n'avaient créé qu'une monarchie césarienne.

Or, la raison d'être de ces monarchies, c'est la victoire par la force matérielle; et leur maintien dépend du maintien de leur force. Qu'elle s'affaisse, qu'elle disparaisse, et elles-mêmes s'affaiblissent et disparaissent sans espoir de retour. C'est la confirmation éloquente de la parole du Maître: "Quiconque se servira de l'épée, c'est-à-dire mettra sa confiance dans sa seule épée et non dans son droit, périra par l'épée".

Et voilà comment est tombé le Lucifer germanique.

*Et nunc, reges, erudimini.* "Et maintenant, rois, méditez cette terrible leçon", s'écriait du haut de la chaire Bossuet racontant à Louis XIV et à sa cour la chute tragique de Charles 1er d'Angleterre, décapité devant White-Hall.

Que les rois de notre temps, les peuples vainqueurs, méditent aussi la grande leçon qui se déroule sous leurs yeux. Ils ont la force: qu'ils aient la ferme résolution de n'en user que pour faire régner dans le monde, non la violence, mais le droit, et qu'ils n'oublient pas, dans les règlements à intervenir, que l'injustice appelle l'injustice, et que la vraie paix, comme le proclament nos Livres Saints, "est celle qui a embrassé la justice: *justitia et pax osculatæ sunt*".

JEAN GUIRAUD.

De Capus dans le *Figaro*:

Tout dans la vie de Guillaume II aura été de la fausse grandeur et de la parade; il aura vécu dans un magnifique décor de peuples et de rois rangés autour de son trône, cherchant sans cesse à étonner le monde, la menace à la bouche, le sabre toujours à moitié tiré du fourreau. Mais l'âme était médiocre, l'instinct bas. Derrière l'acteur, non seulement il n'y avait pas un grand homme, il n'y avait pas un homme. Quand les circonstances l'ont amené à mettre le sabre au clair et que d'un geste brusque de dément il a précipité toute sa nation contre nous, il l'a fait en poussant des cris sauvages. Il a annoncé qu'il frapperait la France au cœur pour cinquante ans; l'Allemagne entière se ruait derrière lui, aussi acharnée à la curée et aussi féroce. Il a été à ce moment un chef de horde tel qu'on n'en avait pas vu depuis l'âge barbare, et sa physionomie a pu avoir un certain relief monstrueux. Il n'a pas même su le lui conserver jusqu'au bout, et il tombe platement, trop tôt ou trop tard. Trop tard, s'il tenait à périr orgueilleusement, dans un formidable désastre et s'ensevelir sous les ruines, trop tôt, s'il avait la pensée de résister, en empereur, à la révolution menaçante.